

WARD, Peter, *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth Century English Canada*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. 219 p.

Denise Lemieux

Volume 44, Number 2, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304893ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304893ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, D. (1990). Review of [WARD, Peter, *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth Century English Canada*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. 219 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(2), 284–286. <https://doi.org/10.7202/304893ar>

WARD, Peter, *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth Century English Canada*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. 219 p.

En cette fin de siècle où l'on discute de sociétés distinctes, une histoire de l'amour et du mariage chez les Canadiens anglais du XIXe siècle apporte une bouffée d'air frais. L'ouvrage de Peter Ward est un petit chef-d'oeuvre d'écriture et d'édition avec son titre entremêlé de coeurs et de colombes et le beau valentin qui en décore l'endos. Limitée au Canada anglais, cette étude s'inspire surtout de sources qualitatives: lettres d'amour, papiers de familles, contrats de mariage, documents personnels, conservés dans les archives des dix provinces.

Déjà gagnée par le sujet, par l'excellente introduction et peut-être par le valentin de Miss MacDonald, je me suis engagée dans cette lecture avec toute la distance entretenue à l'égard d'une autre société. Les amoureux du prologue m'en ont singulièrement rapprochée. Honorine Tanswell, fille d'instituteur catholique anglophone, vivait à Québec, ma ville d'origine. Son prétendant, George Stephen Jones, était fils d'un épicier irlandais protestant du faubourg Saint-Jean, quartier de mon grand-père, épicier. L'héroïne avait d'ailleurs une mère canadienne-française, sa soeur, s'appelait Madame Lemieux et le vilain du récit, un rival, se nommait M. Gingras. Entre George et Honorine, les premières lettres avaient été échangées en français!

Les trois premiers chapitres aident à situer les cadres institutionnels d'une idylle apparemment typique du Canada anglais. Tout en demeurant centrées sur les anglophones, ces analyses intéresseront par de nombreux points les historiens de la famille et du mariage au Canada français. On retrace d'abord les différences relativement mineures des conceptions religieuses du mariage des différentes dénominations, conceptions fondées depuis des siècles sur le consentement individuel des conjoints, avec quelques variantes quant au rôle donné aux parents. Si le catholicisme propage plus explicitement une doctrine du mariage que les dénominations protestantes laissent au sens commun, chaque religion formule des interdits autour des conjoints prohibés par des liens de parenté, et surtout, se préoccupent des relations sexuelles en dehors du mariage, influençant par là les fréquentations. Chaque religion diffère quant aux sanctions imposées aux déviantes et aux moyens de les appliquer, l'Église catholique possédant une série de tribunaux, les autres faisant appel aux sanctions plus ou moins informelles de la communauté. Un des aspects les plus intéressants de ce chapitre qui évoque les accommodements face à la déviance est de laisser voir comment les Églises sont en compétition entre elles face à une clientèle qui pouvait traverser les frontières des marchés matrimoniaux.

Les législations supportaient pour leur part l'institution du mariage en prévoyant des poursuites contre ceux qui se dérobaient à leurs promesses ou qui avaient engendré des enfants en dehors du mariage. Plus qu'à la déviance, Ward s'attarde aux lois concernant les transferts de biens entre époux et entre générations; la rareté des contrats de mariage anglophones incite l'auteur à exploiter la série conservée aux archives du Québec, dont l'existence même renvoie à une histoire comparée des droits matrimoniaux avec leurs évolutions respectives.

Cette rareté des contrats en milieu anglophone est ici interprétée comme un indice du faible poids de la fortune sur les alliances. Seuls les hommes d'affaires soucieux de préserver leur famille de la faillite auraient eu recours à la séparation de biens pour protéger une partie du patrimoine familial en la mettant au nom de leur femme. Les autres auraient tout simplement bénéficié du système des lois anglaises, très défavorables aux épouses dans la première moitié du siècle. Selon l'auteur, la disponibilité du terroir mais aussi les vastes possibilités de travail et de migration propres à l'Amérique auraient soustrait le mariage canadien-anglais aux contraintes posées par la nécessité de l'établissement, d'où cette moindre attention aux biens impliqués dans les unions, par comparaison avec l'Angleterre. Bien qu'elle ait peu à voir avec l'existence ou non de contrats de mariage, une telle analyse rejoint les interprétations des historiens de la Nouvelle-France sur la disponibilité initiale du terroir et ses effets sur les systèmes de transmission des biens.

Le chapitre sur l'âge au mariage et les marchés matrimoniaux, soulignant les retards au mariage et le déclin de la nuptialité au cours du XIXe siècle, apporte cependant des données qui vont à l'encontre de l'idée d'une plus grande facilité du mariage au cours de la période étudiée; Ward écarte l'interprétation de David Gagan qui voyait dans cette nuptialité moins favorable un effet transitoire d'un territoire agricole saturé. Tout en considérant cette tendance démographique comme une énigme, Ward persiste à voir le Canada anglais comme un havre propice aux mariages en comparaison avec l'Europe, les marchés du mariage de la colonie lui paraissant faiblement structurés par les facteurs de religion, d'ethnicité.

Les chapitres qui suivent vont tenter de démontrer cette thèse à partir d'une analyse qualitative des documents personnels faisant état de la primauté grandissante et quasi exclusive du lien amoureux du couple dans la formation des mariages. L'élargissement des marchés matrimoniaux au cours de la période avec l'apparition de nouveaux lieux de rencontre de la jeunesse apparaissent importants dans cette transformation dont les facteurs sociaux et économiques seraient moins évidents. Bien qu'on perde de vue ici les amours francophones, sinon dans ces charivaris imités du Bas-Canada, j'y ai retrouvé avec intérêt de grandes similitudes dans les comportements et rituels de l'amour et du mariage et dans la transformation d'ensemble également observée chez les Canadiens français pour une période un peu plus tardive, 1880-1940 (Lemieux et Mercier, 1989). La généralisation du changement semble cependant moins poussée en milieu francophone vers 1900, qu'il s'agisse d'un retard réel ou d'une différence imputable à la nature respective des sources (autobiographies versus lettres d'amour). Peu importe, l'influence des familles sur le choix des conjoints semble s'affirmer plus longtemps au Canada français bien que Ward en reconnaisse aussi la présence à partir de ses données qualitatives. De toutes façons, l'étude psychologique des sentiments exprimés dans les lettres d'amour, pièce de choix de cet ouvrage, exploite avec bonheur une documentation appropriée pour cerner cette quête de l'intimité du couple soutenue par l'idéologie romantique diffusée avec l'écriture et la lecture. D'autres documentations éclaireront sans doute les ombres qui planent ici et là sur ces heureux préludes au mariage anglais, par exemple l'inégalité prononcée des sexes et les angoisses de certains fiancés perceptibles dans cette documentation. Du côté du mariage français, les travaux de Marie-

Aimée Cliche sur la déviance, de Serge Gagnon sur la sexualité et les normes ecclésiastiques, de Lorraine Gadoury sur les sentiments dans les correspondances, et d'autres sans doute, permettront d'entreprendre une véritable histoire comparée du mariage canadien, par-delà les frontières ethniques bel et bien existantes, auxquelles nous renvoie peut-être l'épilogue.

*Institut québécois de recherche sur la culture  
Montréal*

DENISE LEMIEUX